

**Homélie du Père Didier GONNEAUD, curé de Saint Michel
pour la fête de sainte Elisabeth de la Trinité
au carmel de Flavignerot le 10 novembre 2019**

Chères sœurs, mes bien chères sœurs !

Comme vous l'avez manifesté en m'invitant ici cet après-midi, ma nomination à la paroisse saint Michel crée un nouveau lien avec sainte Elisabeth, et je vous suis reconnaissant d'avoir voulu marquer ce lien au cœur de cette Eucharistie. Merci aussi de votre délicatesse en invitant mon prédécesseur, le Père Card, le jour même de la fête de notre sainte.

De fait, comment ne pas penser à Elisabeth, lorsque les six cloches de saint Michel ont annoncé à pleine volée la fête de Toussaint ? "Ces cloches, elles vont me faire mourir de joie" s'est exclamée Elisabeth en les entendant sonner le 31 octobre 1906 à quelques jours de son grand départ (p. 715). Je cite ce dialogue entre Elisabeth et mère Germaine :

"O ma mère, ces cloches me dilatent ; elles sonnent pour le départ de Laudem gloriae ! Déjà pour ma profession, toutes celles de la ville sonnaient, et voilà qu'elles s'ébranlent encore pour mon passage de l'Eglise militante à l'Eglise triomphante ; elles vont me faire mourir de joie, ces cloches ! Partons donc !"

J'ai mentionné les cloches, mais il faut aussi rappeler la chorale Saint-Michel. Pour dire au-revoir au père Card et pour m'accueillir le 22 septembre dernier, la chorale paroissiale a merveilleusement chanté la messe. Or cette chorale, c'est celle d'Elisabeth, elle chante sans interruption depuis l'époque où Elisabeth participait fidèlement à ses activités.

C'est dire à quel point la vie paroissiale de Saint-Michel reste imprégnée de la présence d'Elisabeth. Je me suis toutefois demandé avec un peu d'inquiétude ce que je pouvais bien dire ce soir pour faire honneur à notre sainte. Depuis tant d'années, elle est connue et aimée, tout a été dit et bien dit, sur son itinéraire spirituel, sur l'importance de la Trinité au centre de cet itinéraire, sur sa mission d'éduquer les cœurs à l'intériorité.

J'ai alors pensé que le mieux était d'exprimer de façon plus personnelle ce que je redécouvre depuis que ma nomination à Saint-Michel me rapproche d'Elisabeth. Canoniser un saint, c'est pour l'Église déclarer que ce qu'il accomplit dans nos cœurs fait désormais partie éternellement de son être. Célébrer sainte Elisabeth, c'est la célébrer en elle-même, pour elle-même, et la célébrer en même temps dans ce qu'elle fait dans nos vies. En fait, nous célébrons l'unique œuvre de la même grâce agissant à la fois en Elisabeth et en nous.

Tout au long de cet été, je suis allé prier près d'Elisabeth, le plus discrètement possible. Je ne voulais pas trop me montrer pour ne pas donner l'impression de me précipiter avant l'heure ! Mais j'ai pu passer de longs moments en tête à tête avec la châsse d'Elisabeth et, aussi, avec la statue réalisée par Fleur Nabert.

Cette statue qui veille sur la châsse à l'église Saint-Michel, c'est aussi celle qui nous accueille ici, au carmel, à proximité immédiate de l'endroit où s'est accompli le signe miraculeux ouvrant la voie à la canonisation d'Elisabeth. C'est de cette statue que j'aimerais parler ce soir, parce qu'elle m'aide beaucoup dans ces moments de transition que je suis en train de vivre.

Deux éléments de cette statue font plus particulièrement ressentir la proximité d'Elisabeth. Le premier, c'est le mouvement qui anime l'ensemble de la statue, l'autre c'est l'intensité du regard.

Premier point, le mouvement de la statue.

D'un côté on a une statue bien stable, fortement assurée dans la droiture que souligne la bure d'Elisabeth. On sent qu'elle est là, intensément là. Elle paraît même un peu massive dans cette présence compacte, sans dispersion, sans distraction, recueillie dans une parfaite simplicité intérieure.

Mais à côté de cette robuste et solide présence, le mouvement élégant de son scapulaire entraîne vers un ailleurs. En fait, Elisabeth est là en étant aussi ailleurs.

Le mouvement souple du scapulaire fait bien sûr penser au souffle léger de l'Esprit, la fine brise qui rafraîchit Elie sur la montagne du Carmel. Il fait penser aussi au passage de saint Jean : "Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va".

Certes, on ne peut pas voir en elle-même cette respiration puissante et discrète de l'Esprit, on peut voir en revanche ses effets indirects, comme on pressent la brise en voyant bouger les arbres, comme on devine le souffle en voyant le mouvement du scapulaire d'Elisabeth.

Elisabeth nous est ainsi donnée, à travers cette statue, comme une manifestation visible d'un souffle invisible, comme un signe de l'Esprit qui enracine dans le présent tout en allant plus loin, qui conduit toujours ailleurs.

L'œuvre de Fleur Nabert devient alors comme un résumé du message et de la mission d'Elisabeth : être là, bien présent, en étant en même temps plus loin. La vie d'Elisabeth, y compris sa mort, montre que ses deux pôles vont ensemble : nous ne pouvons habiter notre humanité qu'en marchant vers Dieu, et nous ne pouvons demeurer en Dieu qu'en nous enfouissant dans notre humanité.

Vous comprenez alors sans peine quel message très personnel cette statue m'a apporté. J'ai déjà de nombreuses fois expérimenté l'invitation à aller ailleurs, à partir pour aller plus loin. Quitter Vitteaux pour aller à Fontaine d'Ouche, quitter Notre-Dame pour aller à Saint Bénigne. Mais maintenant Elisabeth me prend par la main pour apprendre quelque chose d'un peu nouveau, quelque chose qui est sans doute le cœur du Carmel : aller ailleurs en restant là, aller à Saint Michel en restant à Saint-Bénigne. Il est sans doute plus simple de quitter complètement un lieu, plutôt que d'avoir à partir tout en restant.

Je repense alors au choc des images, aux différents contrastes qui font la richesse de la grande prière trinitaire d'Elisabeth. Cette élévation fait alterner harmonieusement la stabilité et l'élan. Elisabeth commence par demander que rien ne la fasse sortir de Dieu, l'Immuable : elle demande à rester "immobile et paisible comme si mon âme était dans l'éternité". Mais ce calme serein et recueilli appelle tout de suite l'élan, le mouvement : "que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère". Merci à Fleur Nabert d'avoir inscrit dans sa statue ce double aspect, pour qu'Elisabeth nous aide ainsi à être pleinement là où nous sommes, tout en partant sans cesse vers l'ailleurs.

C'est aussi dans le regard d'Elisabeth que cette statue exprime un même paradoxe. D'un côté ce regard nous fixe, nous envisage avec intensité. On peut même avoir l'impression d'être dévisagé, tellement Fleur Nabert a su capter le feu brûlant qui caractérisait le regard d'Elisabeth et qui impressionnait tant ceux qui la rencontraient. Mais elle a aussi discrètement mis en valeur une sorte de décalage entre les deux yeux. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'Elisabeth louche, mais il y a dans son regard quelque chose qu'on retrouve dans toutes les icônes de tradition byzantine. Un œil fixe le ici et le maintenant, et l'autre œil projette vers l'ailleurs et le futur, se tournant déjà vers l'au-delà. Le regard d'Elisabeth nous pose dans notre présent, dans l'instant actuel qui est notre seule vraie richesse, mais en même temps il inscrit dans l'intensité du présent tout l'avenir que Dieu suscite. Elisabeth est sans illusion sur les épreuves qui peuvent nous attendre, et sa prière évoque sans concession *"toutes les nuits, tous les vides,*

toutes les impuissances" qui peuvent nous faire craindre l'avenir. Et pourtant, son regard nous indique silencieusement que cet avenir est déjà lumière, illumination, béatitude infinie.

Aujourd'hui, dans la paix et la sérénité de notre célébration eucharistique, il nous est donné d'accueillir cet itinéraire d'Elisabeth, qui nous apprend à être là où nous sommes tout en étant déjà dans un au-delà. Concrètement, comment faire nôtre cet itinéraire ? Comment même le reconnaître à l'œuvre dans les différentes étapes de notre existence ?

Il me semble qu'il y a là comme une grâce spécifiquement mariale, et je voudrais terminer en évoquant un épisode particulièrement significatif de la vie d'Elisabeth, épisode appelé par la statue de Notre-Dame de Lourdes qui accompagnera ses dernières semaines.

Alors que la mort approche, que s'intensifie le paradoxe entre être ici et être déjà plus loin, Elisabeth est comme visitée par la Vierge Marie qui lui reproche doucement de moins penser à elle. Je cite ici le texte des Souvenirs qui raconte cet épisode : *"Elisabeth tenait entre ses bras une statue de la Sainte Vierge, qui jamais ne la quittait depuis une certaine nuit de grâces (...). Elle avait senti au fond de son cœur comme un affectueux reproche, une tendre et maternelle invitation à un plus filial recours. Elle avoua qu'en effet, elle pensait moins à la Sainte Vierge depuis quelque temps ; mais dès lors, elle éprouva un redoublement d'amour pour sa Mère du ciel. Se souvenant d'une Vierge de Lourdes auprès de laquelle, jeune fille, elle avait reçu bien des grâces, Sœur Elisabeth la demanda à sa mère, afin que Celle qui avait veillé sur son entrée, gardât aussi sa sortie. Désormais, elle ne la nomma plus que Janua cœli."* (p. 678).

Méditons sur ce dernier paradoxe : aimer Marie n'a rien d'obligatoire, ni de nécessaire ! C'est quelque chose de très personnel, lié à chaque itinéraire. C'est tellement vrai qu'il y a des moments de notre vie où cet amour peut s'estomper, et d'autres où il devient plus pressant, plus conscient. C'est exactement ce qu'Elisabeth a expérimenté, avec cette visite nocturne de Marie qui vient lui faire comprendre doucement, sans brusquerie, que le temps est venu de se confier plus profondément à son intercession. Notre amour pour la Vierge Marie n'est pas simplement la conséquence d'une affection subjective, d'un élan devant sa simplicité et sa beauté. Notre amour pour Marie surgit plus objectivement de la mission qui devient la sienne à certains moments de notre existence, où nous devons, comme Elisabeth, être pleinement ici et maintenant tout en étant déjà attiré vers un au-delà et un ailleurs.